



Les élèves de CP en classe de français dans la cour de « l'école pratique de la nature et des savoirs ».

L'ÉCOLE À L'AIR LIBRE

FAIRE CLASSE À L'EXTÉRIEUR ? DANS LA DRÔME OU AU CŒUR DE PARIS, DE PLUS EN PLUS D'ENSEIGNANTS DÉFENDENT LES VERTUS ÉDUCATIVES DU PLEIN AIR. UN MODÈLE À MÉDITER APRÈS CES TEMPS D'ENFERMEMENT.

PAR CAROLINE SIX PHOTOGRAPHE LAURENCE GEAI

Jeudi 14 mai. Premier jour de classe après deux longs mois d'enfermement pour les élèves de l'école élémentaire Caminando, à Menglon, dans la Drôme. Des retrouvailles « bizarres et joyeuses », s'accordent à dire les enfants lors de leur cercle de parole quotidien. Première récréation aussi. Un jeu, une variante de « 1, 2, 3, soleil », leur a été proposé pour qu'ils puissent – enfin – s'amuser ensemble sans se toucher. Trois enfants recroquevillés attendent pour avancer qu'un quatrième devine l'animal qu'ils incarnent. Louam s'approche – mais pas trop – de Selma et tente : « Un pangolin roulé en boule ? » Ça pouffe. Les rires cristallins s'enroulent aux trilles des mésanges. On est loin de la photo virale et glaçante de Lionel Top montrant des marmots isolés dans une cage de craie. Loin, surtout, de l'angoisse qui impose aux enseignants et aux parents un choix cornélien entre la nécessité de travailler et celle de protéger l'équilibre psychologique et la santé de leurs enfants.

Ici, ni larmes ni rappel à l'ordre tonitruant, mais un enchaînement fluide d'activités, un déplacement organique du groupe, de la mare à la serre, de la rivière aux tables de classe, disposées en cercle sous le grand frêne et les pruniers. Pourtant, la fondatrice de cette école laïque privée, Muriel Fifils, respecte à la lettre le protocole sanitaire de 54 pages transmis par l'Éducation nationale à tous les établissements de France, tout comme elle suit les programmes académiques. Lavage des mains, matériel individuel, parcours jusqu'aux toilettes, pique-nique à bonne distance... tout a été pensé, expliqué aux 22 enfants, répartis pour cette rentrée en deux groupes, sur les 14 et 15 mai. Sauf qu'à Caminando, il ne s'agit pas vraiment d'une « rentrée », puisque toute la journée se déroule dehors. Or en plein air, ni poignée de porte ni Rubalise rouge et blanc pour rappeler les interdits, peu de mobilier

à désinfecter et, surtout, de l'espace pour la distanciation. Après un point Covid, les enfants cherchent, pour ne pas rester sur des injonctions négatives, ce qu'ils peuvent encore partager : « l'air ! », « la discussion ! », « les moments de plaisir ! » s'enthousiasment-ils.

L'école en extérieur : la solution à ce casse-tête et ce chaos ? Une solution en tout cas pour « déconfiner les enfants sans les reconfiner entre quatre murs, vissés à une table », nous explique Louis Espinas-sous, éducateur, biologiste, ethnologue, conteur et auteur, notamment, de « Besoin de nature » (éd. Hesse), qui défend depuis de nombreuses années les vertus psychologiques et cognitives de l'éducation en mouvement, fondée sur l'action. Comme plusieurs dizaines de chercheurs, enseignants et formateurs réunis dans le collectif Tous Dehors, il est cosignataire, avec Muriel Fifils, d'une tribune parue dans « Le Monde », le 27 avril, sous le titre « Coronavirus : Et si nous

faisions la classe dehors ? » L'idée étant d'essaimer, de faire connaître ces pratiques éprouvées par une centaine d'établissements privés et publics en France, d'une pertinence visionnaire face à cette crise. Pourquoi ne pas les propager, si ce n'est dès à présent, à la rentrée de septembre ? Non seulement parce que le virus n'aura probablement pas disparu, mais surtout parce que l'accès des enfants au plein air est aussi fondamental que les maths et le français pour les préparer au monde de demain, plaident-ils.

Premier bénéfice d'un rapport direct au vivant : l'adaptabilité, ADN de la pédagogie évolutive de Muriel Fifils, façonnée depuis huit ans. Même si la directrice lutte, aujourd'hui encore, contre son envie de prendre un élève dans les bras, elle tente de voir dans ce contexte une occasion de se réinventer. « Parler avec un masque, c'est étouffant et inadapté, je parle moins. Mais, finalement, je me suis toujours dit que les enseignants parlaient trop, ne laissaient pas assez de place à l'écoute et au silence... » Une conviction appliquée lors de la séance de « temps pour soi », moment « d'écoute du dedans et du dehors » qui précède la reprise des cours académiques sous les arbres. Une scène hors du temps. La jeune Luce, allongée en étoile de mer, nez contre terre, se laisse porter par une « Partita pour violon » de Bach interprétée par Julie, son enseignante, tandis qu'Aomé échafaude une construction de branchages, indifférent au rapace qui fend le ciel depuis la crête de la Grésièrre – un faucon crécerelle, nous apprend Nino. ○ ○ ○



Muriel Fifils a créé l'école Caminando il y a huit ans.



Pour la récréation, les jeux ont été adaptés pour éviter les contacts. Les enfants veulent surtout courir.

○ ○ ○ Cadre idyllique, groupe restreint, animatrice nature à temps plein... Voir Caminando comme une école de rêve réservée à une élite est tentant. Ce serait pourtant un contresens. Circassiens, webmasters et rentiers confondus y laissent leurs enfants. Sur tout, c'est le rapport au réel et au monde qui détermine la pédagogie de cette « école pratique de la nature et des savoirs ». « Ici, on fait tout pour de vrai. Ce sont de nombreuses expériences qui forment à celle de demain, souligne Muriel. Quand on expérimente, on voit les conséquences réelles de nos actes. Et combien tout est interdépendant. Bien sûr, quand on fait des choses "pour de vrai", il y a toujours un risque, c'est la vie. Cette prise de risque est à rebours du principe de précaution prégnant aujourd'hui dans notre société, qui voudrait tout contrôler, tout maîtriser... c'est impossible. »

Peur de ne pas obéir aux règles, de ne pas avoir le droit, de se faire mouiller s'il pleut, de ne pas trouver d'endroit pour sortir, de perdre un enfant... Beaucoup d'enseignants, eux-mêmes coupés de la nature par leur formation, restent paralysés par l'idée de l'extérieur, pourtant comparable à une sortie au musée. Le rapport au risque reste la pierre d'achoppement d'un système éducatif qui prive souvent les plus fragiles de ce dont ils manquent : le plein air. Le confinement a jeté une lumière crue sur ce besoin, qui, carencé, génère des dysfonctionnements profonds. Depuis un peu plus d'une génération, de nombreux enfants souffrent déjà du « nature deficit disorder », théorisé par Richard Louv dans le best-seller « Une enfance en liberté » (tout juste traduit en français, aux



Mélina Désaguiller, animatrice nature à plein temps, « butte » les pommes de terre avec Jade, 8 ans.



Pour la reprise des cours, les enseignantes ont préparé un point Covid.



Cours de maths pour Léontine, en CM1, avec une ardoise, un stylo... et le chant des oiseaux.

“
ICI, ON FAIT TOUT
POUR DE VRAI.
CE SONT DES
EXPÉRIENCES QUI
FORMENT À CELLE
DE DEMAIN. QUAND
ON EXPÉRIMENTE,
ON VOIT LES
CONSÉQUENCES
DE NOS ACTES.”

MURIEL FIFILS, FONDATRICE
DE L'ÉCOLE CAMINANDO

éd. Leduc.s), générateur d'angoisses, de dépression, d'obésité, de violence. Et ce, même à la campagne où les ruraux sont parfois davantage connectés aux écrans. Une privation plus criante encore chez les jeunes issus de milieux défavorisés, qui ne partent pas en vacances, et encore moins en week-end dans des maisons secondaires. Moïna Fauchier-Delavigne, auteure avec Matthieu Chéreau de « L'enfant dans la nature. Pour une révolution verte de l'éducation » (éd. Fayard), une enquête qui tente notamment d'expliquer le retard de la

France en la matière, commente : « La fermeture des parcs montre à quel point on ne considère pas ces besoins, contrairement au Danemark, à l'Écosse et d'autres pays européens. L'Éducation nationale a rentré les enfants qui vivent déjà essentiellement dans le monde en deux dimensions des écrans. Une sur-stimulation qui endort leur désir d'apprendre. C'est une responsabilité politique, un enjeu de santé publique de leur redonner cet accès. » Un changement de paradigme qui ne se fera pas sans les collectivités, « responsables des infrastructures, note Jacky Bonnet, premier adjoint de La Couronne, en Poitou-Charentes. Nous avons un grand rôle à jouer pour transformer les cours goudronnées en espaces naturels, mais aussi en montrant l'exemple en tant qu'adultes, avec une gestion globale écologique de la ville », défend l'élue, qui souhaite développer des potagers dans les écoles.

Muriel Fifils se veut, elle, confiante : « Plein d'enseignants font des choses formidables en ville. C'est une question de posture, de pratique, pas de cadre. Ensauvager une cour goudronnée avec de la terre et du végétal suffit à reconnecter les enfants au vivant. C'est toujours difficile de sortir de sa zone de confort, du formatage. Mais

Amédée, 7 ans, avec Muriel Fifiils, lors d'un cours « académique ». Les programmes sont ceux de l'Éducation nationale.



la question est celle du sens. Comment faire en sorte que ces journées avec les enfants visent leur épanouissement ? Comment développe-t-on les qualités d'empathie, de coopération, de créativité, de responsabilité qui leur permettront de faire face au monde ? Cela rejoint le "réapprendre à vivre", d'Edgar Morin : apprendre à avoir peur, à gérer l'incertitude, à vivre ensemble... tout ce qu'enseigne le contact avec le vivant. »

Comme d'autres, Alexandre Ribeaud, enseignant dans une classe REP (réseau d'éducation prioritaire) à Paris,

dans le 19^e arrondissement, prouve que ces pratiques sont exportables dans un cadre urbain hostile. Il a fait fi de son inexpérience dans la nature pour en faire l'apprentissage en même temps que ses petites et moyennes sections*, une demi-journée par semaine, sur une colline « un peu sauvage » du parc de la Villette. « Ils ont l'impression d'être en forêt, se réjouit-il. Un jour, il a plu, c'était notre meilleure séance, on était équipés, c'est tout. Je ne suis pas expert, mais je reste un enseignant et la nature est support à tout : on fait des maths avec les feuilles, on identifie l'arbre a posteriori dans un livre. On apprend à apprendre. Tout est plus simple : ils reviennent apaisés, avec l'envie de raconter, car l'expérience est marquante. » La verbalisation, acquis essentiel pour intégrer l'apprentissage, se fait toute seule. L'enseignant souligne aussi l'importance du territoire et des rituels sur place : « Ça prend du temps, mais c'est magique. » Car le temps cyclique de la nature rassure, c'est un repère fondamental en cas de chaos tout autour. Par sa complexité et via les projets qu'on y développe, elle révèle les qualités de chacun sans hiérarchie, développe la concentration, la créativité des enfants, explique Louis Espinas-sous : « En classe, l'attention est exaspérée, car elle ne peut pas se ressourcer. Quand elle a besoin de s'échapper, elle bute contre un mur. Casser le besoin de motricité, c'est stériliser l'intelligence. La nature est complexe et diversifiée et chaque enfant y puise ce qui lui convient. La nature révèle des potentiels opprimés en intérieur, comme ceux des hyperactifs. Dehors, intelligences cognitive, émotionnelle et corporelle sont réconciliées. Tout fonctionne ensemble. » Et tous fonctionnent ensemble. « L'innovant, le leader, le facilitant ont leur place dans les projets menés à l'extérieur. Par exemple, quand on a réhabilité la mare, les enfants étaient en charge de tout (commandes, mesures, etc.) », relate Muriel Fifiils. À Caminando, on met l'accent sur la systémie, le principe d'alliance et d'entraide qui boostent confiance et estime de soi. Et de fait deux élèves, l'un à

« haut potentiel » harcelé dans son ex-école, à Paris, l'autre, déscolarisé jusqu'à 8 ans, ont révélé l'utilité de leur singularité et « ont enfin trouvé leur place dans le groupe », selon leurs parents émerveillés. Devant une petite plantation, Jade, 8 ans, nous interpelle : « Tu connais la Milpa ? C'est une technique agricole héritée des peuples racines Kogi. On associe trois cultures "sœurs" (maïs/haricot/courge) parce qu'elles se complètent pour mieux pousser. Je suis responsable de cette butte. Pas pour moi, hein, pour toute l'école », précise-t-elle sans fanfaronner. L'interdépendance, un enseignement de cette pandémie qui a rappelé brutalement la nécessité du rôle de tous pour la survie de chacun et du groupe. « Ce que j'aime le plus ici, c'est la coopération, même si on n'aime pas quelqu'un, on est obligés de l'aider et on s'aperçoit qu'on peut s'entendre et qu'il nous est très utile, confie Léontine, 10 ans, en CM1, à Caminando après des expériences en école traditionnelle. Ici, on se bagarre avec les mots. On a des consuls de la paix : on est obligés de régler notre problème ensemble. Dans les autres écoles, on avait de vraies bagarres et les adultes nous séparaient, c'est tout ! »

Moins de violence, plus de coopération. Le rapport au plein air fonctionne comme une soupape qui soulage les enseignants d'une immense fatigue sonore et disciplinaire. Lorsque Crystèle Ferjou a commencé à faire classe dehors sur un petit terrain communal de Pompaire, dans les Deux-Sèvres, en 2010, beaucoup étaient sceptiques. Puis les bienfaits sur les élèves ont fait des envieux, qui ont tenté l'aventure : une dynamique inédite par son ampleur a pris dans sa région depuis qu'elle y est conseillère pédagogique. Elle y a formé des centaines d'enseignants du public. « Un parc, un terrain, tout fait l'affaire. En dehors des programmes, on a la liberté pédagogique de choisir ses supports. Il suffit d'essayer. Le plus difficile, c'est de commencer, souligne-t-elle. Mais ensuite, impossible de revenir en arrière. » L'école de la nature, pédagogie ad hoc pour une génération écolo, connectée au monde et disruptive ou simple retour rousseauiste à la sagesse ? « Nos premiers maîtres de philosophie sont nos pieds, nos mains, nos yeux, prévenait le grand Jean-Jacques dans l'"Émile". Substituer des livres à tout cela [...], c'est nous apprendre à beaucoup croire, et à ne jamais rien savoir. » ■

* Il partage son expérience sur maclassedehors.com



À Caminando, enfants et parents participent au ménage et à la désinfection chaque soir.